



LE NOUVEAU SENATEUR DU NEBRASKA.

Après une lutte acharnée au sein de la législature du Nebraska l'honorable Joseph H. Millard a été élu sénateur des Etats-Unis.

TEMPERATURE Du 26 avril 1901.

Table with 2 columns: Time (7 h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Parfums du jour et de jadis. La Chanson de Maud, conte inédit. Oiseau-Moqueur et Fraises, poésie, suite, J. G. Rose-Rose. L'Œuf de Discorde. La Tentative, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

Une Entrevue

AVEC LE

Colonel Boer Stuben

Un collaborateur du Berliner Tageblatt a eu l'occasion de s'entretenir avec l'ancien colonel boer Peter Stuben, personnalité restée en communications étroites et intimes avec le gouvernement de la république transvaalienne.

Après quelques déclarations d'un intérêt purement rétrospectif sur les origines et les débuts de la guerre et sur le caractère barbare qu'ont pris les hostilités du côté des Anglais—témoin l'affaire d'Elandslaagte qui, selon lui, ne fut pas une bataille, mais un atroce massacre—le colonel Stuben a donné ses impressions sur l'issue de la guerre. Il estime qu'après les horreurs de l'invasion britannique, aucune conciliation n'est possible entre

Boer. Il n'est pas accessible à la conception de la vie sociale et industrielle européenne. La vie patriarcale, la liberté, l'absolue disposition de soi-même et de son activité font partie intégrante de son être et de son caractère essentiel.

—Mais enfin, combien de temps la guerre peut-elle encore durer ? —Je crois qu'elle ne saurait se prolonger beaucoup. L'Angleterre se gardera d'en venir à l'extrémité de créer une seconde Irlande. Il lui faudra céder. —Et si elle ne cède pas ? —Eh bien alors, conclut tristement le colonel Stuben, ce sera la lutte jusqu'à l'extermination, jusqu'au dernier homme.

Entre Amiraux Courtoisie.

Une correspondance intéressante a été échangée entre le contre-amiral Reveillère et le vice-amiral de Cuverville, à la suite de l'élection de celui-ci au Sénat, dans le Finistère. Le contre-amiral Reveillère est président de l'Association des bleus de Bretagne. Le vice-amiral de Cuverville serait des blancs de Bretagne, si une association de ce nom existait : il a été élu sous l'étiquette de «républicain catholique».

Ce qu'il y a d'abord de remarquable et d'entièrement louable dans les lettres de deux amiraux, c'est le profond sentiment d'amitié et de confraternité d'armes qui s'y manifeste et qui unit malgré tout, deux hommes placés aux deux pôles opposés de la politique : «Je suis et serai toujours pour vous un adversaire politique irréductible, écrit l'amiral Reveillère, je ne me réjouis pas moins de votre élection. La politique n'est pas tout. Personne n'est plus à même que vous de défendre cette marine que vous connaissez à fond...» Et l'amiral de Cuverville répond : «Notre amitié est faite de notre fraternité maritime et de notre estime réciproque ; elle a pour ciment l'amour ardent que nous portons l'un et l'autre à la marine et aux marins...» Ces paroles font honneur aux deux marins éminents, aux deux bons Français qui les ont signées.

Cependant, tout en applaudissant à l'inspiration patriotique qui les a dictées, on ne pourrait se défendre, même si la correspondance s'était bornée là, d'éprouver quelque inquiétude. Il est bon que deux officiers affirmant la prédominance de leur fraternité d'armes sur leurs divisions politiques. Peut-être, se dit-on, serait-il meilleur encore qu'ils ne fussent divisés par rien ou, s'ils le sont, qu'ils n'en parlent point et que la fraternité militaire, au lieu de vaincre des obstacles, régnât sans partage. En un mot, l'amiral Reveillère et l'amiral de Cuverville résolvent la question d'une manière satisfaisante ; il serait plus satisfaisant encore qu'il n'y eût point de question ou du moins—car on n'est pas maître de ses pensées, mais seulement de ses actes et paroles—il vaudrait mieux que la question ne fût pas posée.

La suite de la correspondance entre les deux amiraux prouve combien ces craintes étaient fondées. Dès que deux hommes s'avouent qu'ils sont des adversaires politiques, chacun des deux à la tentation de démontrer qu'il a raison et que l'autre a tort, et c'est une tentation à laquelle on ne résiste pas longtemps. C'est fatal. Aussi l'amiral de Cuverville, après avoir

remercié l'amiral Reveillère de ses félicitations, a-t-il cédé à la démanigaison de répondre à la déclaration d'hostilité politique irréductible de son correspondant. L'amiral de Cuverville s'est donc qualifié de champion «de la justice et de la liberté», il a flétri ses adversaires du nom de «persécuteurs» et a fulminé contre «cette secte intolérante qui traite en parias et en malfaiteurs ces religieux et religieux, etc...» A quoi l'amiral Reveillère a riposté sèchement qu'il était un partisan résolu du gouvernement de défense républicaine, des lois sur les associations et d'une rigoureuse exécution de ces lois.

La correspondance amicale a tout de suite dégénéré en polémique, et en polémique très vive, et qui ne pourrait continuer que pour s'envenimer encore. Espérons que les deux amiraux s'en tiendront là. La leçon est désolante, mais elle est claire, la démonstration est faite : ils ne peuvent ignorer à présent que leur entreprise était chimérique et que ce qu'ils donneront à la politique militante sera perdu pour la défense nationale. N'étant plus ni l'un ni l'autre en activité de service, l'amiral de Cuverville et l'amiral Reveillère ont le droit de choisir et de se lancer, s'il leur plaît, dans la mêlée des partis. Mais ils ne seront plus alors que des hommes politiques ordinaires, et leur compétence spéciale sera frappée d'invalidité.

Non seulement on ne croira plus à leur impartialité lorsqu'ils parleront marine, et l'on cherchera dans leurs discours les plus techniques des arrière-pensées de manœuvres ministérielles ou antiministérielles, comme dans ceux des plus féroces politiciens de carrière ; mais eux-mêmes, les deux amiraux, ne viennent-ils pas de s'apercevoir, en écrivant ces lettres récentes, qu'ils seraient pris dans l'engrenage et que la politique viendrait fatalement, pour peu qu'ils lui fissent accueil, à les absorber complètement ? Le public qui croit aux talents maritimes de l'amiral de Cuverville, comme l'amiral Reveillère, et qui a sur ceux de l'amiral Reveillère l'opinion flatteuse de l'amiral de Cuverville, considérerait que ce serait dommage.

Un projet de capture de la cour chinoise.

Paris, France, 26 avril — Le «Gaulois» affirme que le général Bailloud et le colonel Marchand avaient projeté il y a quelque temps la capture de l'impératrice douairière et de la cour chinoise. Le général Bailloud a demandé au colonel Marchand s'il voulait entreprendre une certaine opération qui lui paraissait très probablement la conclusion des hostilités. Le colonel a répondu qu'il était prêt et les deux officiers ont préparé un plan dont l'exécution était aventureuse mais possible. Mais les diplomates s'y sont opposés et le projet a été abandonné.

Les Chinois dans la zone interdite.

Pékin, 26 avril — Les régulars chinois qui s'étaient retirés derrière la grande muraille ont de nouveau fait leur apparition dans la zone internationale. Des représentations énergiques ont été faites aux plénipotentiaires chinois au sujet de la nécessité de la retraite immédiate des troupes chinoises. Les forces françaises sont prêtes à reprendre les opérations, mais elles ont l'ordre d'attendre le résultat des édits impériaux.

LES DISCIPLES D'EMMAUS

POUR LE JOUR DE PAQUES DE 1901

Très tristement, les deux disciples, dans la plaine, Allèrent vers Emmaüs, et leur âme était pleine D'horreur. Ils avaient vu mourir Jésus en croix. Tout en marchant, ils se parlaient à demi-voix Du crime monstrueux commis sur le Calvaire. La nuit envahissait le ciel calme et sévère. Pas d'étoiles au ciel, mais le dernier rayon Du couchant s'éteignait au sanglant horizon. Parfois le vent du soir, dans le feuillage pâle Des oliviers, soufflait avec une faible râle. L'ombre, de toutes parts, sur les champs accourait.

« Il avait pourtant dit qu'il ressusciterait, murmura l'un des deux hommes, hochant la tête, Et le Nazaréen était un grand prophète. Mais nous avons bien vu mettre au tombeau son corps, Cléophas, et trois jours sont passés depuis lors. »

Et l'autre dit, mordant ses deux mains désolées : « Cependant, cette nuit, les femmes sont allées Au sépulchre. Il était vide, et, placé devant, Un ange leur a dit que le Christ est vivant. »

Mais le premier reprit : « C'est vrai. Plusieurs des nôtres, Ceux qu'il aimait et qu'il appelait ses apôtres, Ont vu le tombeau vide, après le jour levé ; Mais ils cherchaient Jésus et ne l'ont point trouvé. »

Et les deux pèlerins mainte fois se redirent L'angoisse et leur doute. Tout à coup ils sentirent Qu'un autre voyageur marchait à côté d'eux.

« Tristes passants, de quoi parlez-vous donc tous deux ? Demanda-t-il. C'était Jésus, c'était leur Maître ; Mais il ne voulait pas qu'ils pussent reconnaître Encor le Dieu surgi pour les Interroger. »

« Et vous au pays tellement étranger, Dit Cléophas, que vous ne sachiez pas ces choses ? »

Puis, une fois de plus, il répéta les causes De leur douleur : le Juste, après d'abjects affronts, Cloué sur une croix entre les deux larrons ; Ses vertus, ses discours, ses gestes, ses miracles ; Et qu'il semblait le Christ promis par les oracles ; Qu'il devait, ce jour même, — il avait annoncé — Réparer et qu'hélas ! le jour était passé.

Et l'inconnu leur dit : « O cœurs trop lents à croire Le Christ devait souffrir pour entrer dans la gloire. »

Puis il leur expliqua que Jésus, ses desseins, Et ses actes étaient prédits, aux Livres Saints, Et que, depuis la plus antique prophétie, Tout prouvait que ce Juste était bien le Messie.

Dans le bourg, au dernier crépuscule du soir, Ils entrèrent tous trois et, sur le chemin noir, Jésus semblait vouloir poursuivre son voyage. Mais les deux pèlerins, émus par son langage, Sentaient leur cœur brûler d'un feu puissant et doux.

« Demeurez, dirent-ils, et soupez avec nous. »

Mais quand ils l'eurent vu, bien qu'il ne fût que l'hôte, Choisir, pour le repas, la place la plus haute, Et, comme il le faisait souvent — quel souvenir ! — Prendre en ses doigts le pain, le rompre et le bénir, Leur esprit fut soudain inondé de lumière. Tandant vers le Seigneur leurs deux mains en prière, Sûrs de le reconnaître, heureux éperdument, Ils l'adorèrent.

Jésus disparut brusquement.

Ils étaient pour toujours délivrés de leur doute ; Et de Jérusalem ayant refait la route Dans la nuit, ils allaient à travers la cité, Disant à leurs amis : « Il est ressuscité ! »

Vingt siècles de bonté sont nés de ces mystères. Je crois en toi, Jésus... Hélas ! d'affreux sectaires Veulent faire oublier ton nom à nos enfants, Et, pour de bien longs jours, ils semblent triomphants. Qu'importe ? Pleins de haine et d'orgueil imbécile. Quand ils auraient brûlé le dernier évangile, Quand ils auraient brisé le dernier crucifix, Et quand aux fils de nos arrière-petit-fils Ils auraient travillé l'âme de telle sorte Qu'on croirait que la foi dans le Christ est bien morte Et que, dans le sépulchre, au fond d'un souterrain, Elle est soignée avec le sceau du Sakhédin, Comme le fil jadis ton corps, ô divin Maître, Alors — oh ! n'est-ce pas ? — il suffirait qu'un prêtre, Errant, au crépuscule, en de murmes sentiers, Trouvât sur son chemin deux chrétiens, pas derniers, Et rompit avec eux, Jésus, le pain mystique. Oh ! n'est-ce pas qu'alors, forts de ce vaticque. Comme ceux d'Emmaüs, dès le soleil levant, Ils Iraient proclamer que le Christ est vivant ? N'est-ce pas que, semant ta parole féconde, Ils feraient de nouveau la bouquette du monde Et que tous, revenant au Dieu de vérité, De nouveau s'écrieraient : « Il est ressuscité ! »

FRANÇOIS COPPÉE

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

Les Deux Orphelins ont rempli deux fois la salle du Grand Opera House hier. Il est vrai que ce drame étonnant est joué d'une façon supérieure par la troupe Baldwin-Melville. Il en sera de même aujourd'hui à la matinée et le soir. Demain, Camille.

THEATRE COCHRANE.

La Mascotte et Cavalleria Rusticana ont autant de succès que le premier jour au théâtre Cochran. Ces deux pièces sont d'ailleurs admirablement rendues par la troupe. Dimanche en matinée première de Bocca.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Le public se porte toujours en foule à l'Académie de Musique où les Burlesques de Bryant et surtout «The Girl in White» font la joie des spectateurs. On rit et on s'amuse à ce coquet théâtre de la rue St-Charles.

L'ESPRIT DES AUTRES

Crétinot raconte qu'en chemin de fer il était assis près d'une portière dont la glace ne pouvait se relever et qu'il a reçu tout le vent dans la figure. — Il fallait changer de place ! — Mais, avec qui ? s'exclama-t-il, j'étais tout seul dans mon compartiment !

Muffardin en visite. — Il y a longtemps que nous nous promettons de venir dire bonjour, ma femme ou moi... Comme vous voyez, c'est moi qui me suis... dévoué !

L'eau d'Abita est la meilleure ! Pourquoi ? Abita veut dire santé !

Séance de Cabinet à Washington.

Washington, 26 avril — La séance de Cabinet tenue aujourd'hui, la dernière avant le départ du Président pour la côte du Pacifique, a été consacrée presque entièrement à la discussion de la visite de la commission cubaine. Le secrétaire de la guerre Root qui a conduit les conférences avec la commission, a fait un récit plutôt étendu de ses entretiens avec les délégués. Il a relaté au Président et aux membres du Cabinet les objections que la commission souleva à propos de l'amendement Platt et les malentendus sous l'impression desquels les délégués paraissent se trouver.

Il y a eu un échange général de vues au sujet de la situation. Le secrétaire Root aura une autre conférence avec les délégués cubains avant leur départ. Le président McKinley ne les verra plus, si ce n'est pour leur dire adieu.

Quoiqu'il y ait encore deux points sur lesquels quelques délégués insistent l'opinion générale des membres du cabinet, d'après l'échange de vues, est que le résultat de la visite de la commission cubaine à Washington ne pourra être que bienfaisant en effaçant les impressions erronées qui régnaient dans la convention constitutionnelle au sujet du but que poursuivaient les Etats-Unis.

Somme toute, ce n'est pas trop de dire que les membres du cabinet espèrent que la convention, après avoir pris connaissance du rapport de la commission, sera mieux disposée qu'à l'habitude à accepter nos conditions.

Exécution dans le Kentucky.

Clinton, Kentucky, 26 avril — Thomas Cole a été pendu aujourd'hui pour le meurtre d'Emar Carr Rice, avec qui il s'était querellé.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DE

LA Faut de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

QUATRIÈME PARTIE

Les Miettes du Bonheur.

XI

L'ÉPREUVE SUPRÊME.

Butte.

— Ah !... pauvre mère... le bonheur dure peu. Mon rêve a fini bien vite. « Il était pourtant si beau, ce rêve ! »

« Mais comme un pauvre oiseau blessé par le plomb d'un chasseur il s'abat, il retombe, les ailes casées. »

« Tu sais que je suis incapable d'une violence. « Mon chemin est tracé. « Je vais le suivre sans hésitations, sans faiblesses. « C'est si douloureux parfois, hélas ! d'obéir à son devoir ! Il s'était dressé. »

Tout à l'heure, une lumière claire pénétrait par la fenêtre, illuminait tous les objets, mettant des franges dorées aux draperies, allumant des reflets sur les meubles. Maintenant une pénombre grise et terne flottait. Le ciel s'était couvert. Peut-être qu'au-dessus de nos yeux le docteur les choses ne revêtaient plus le même aspect. Tout lui semblait laid, triste et morose. Tout l'impregnait d'une poignante, d'une indicible mélancolie.

Il porta de nouveau la main à son front. Celui-ci était brûlant. Le sang battait à ses tempes. Le jeune homme reprit : « Pour moi le Destin nous a-t-il mis sur la même route, Jeannine et moi ? Si elle ne m'était pas apparue, je n'aurais jamais

aimé sans doute. « Je me serais donné tout entier à ma carrière, si belle et si noble. « J'aurais peut-être accompli de grandes choses. J'avais le goût du travail. J'avais aussi la foi dans l'avenir. Ce sont là de sûrs garants de la réussite. Maintenant. Les mots s'étranglaient dans sa gorge contractée. Pourtant comme il relevait encore la tête, il tressaillit sous le regard maternel, très doux, presque vivant qui tombait des yeux du portrait. Et, de même qu'un enfant pris en faute qui s'exouse, promet d'être sage désormais, il balbutia : « Oui, mère c'est lâche, n'est-ce pas, de me laisser abattre. Un homme doit être tort. Pardonne-moi. Je vais réagir. Je ne pleurerai pas. « Maintenant c'est avec ton souvenir seul que je vivrai. C'est ton amour seul qui me soutiendra. »

« Je ne suis pas né pour le bonheur. J'essayerai d'oublier ma folie... d'oublier qu'un jour j'ai pu espérer une chose qui était impossible. »

« Quand il eut prononcé ces phrases, il se sentit plus calme. Il redevenait viril. Il omet envisager l'avenir. Il se redressa tout à fait. Et : — A présent, murmura-t-il, il me reste une tâche à mener à

bien. « Je ne dois pas reculer. « A cause de moi, mademoiselle Jeannine ne souffrira pas un instant de plus. « Je veux qu'elle soit libre. « Je m'explique à présent les pâleurs les tressaillements de cette malheureuse. Elle m'offrirait son amour et elle ne m'aimait pas. Elle ne pouvait pas m'aimer. Elle aurait de me rendre heureux et tout son être se révoltait contre ses protestations. « Oui, je lui rendrai sa parole. Aujourd'hui même. Ses tortures ont assez duré. Il quitta son cabinet, prit son pardessus, son chapeau. — Monsieur sort ? demanda Jean. — Oui. — Paul, il faut aller atteler ? — Non. C'est inutile. Cinq minutes après, il passait la loge de la mère Biré. La pauvre femme le salua, souriante. Elle ignorait, elle, les angoisses et les tortures de passions malheureuses. Il lui rendit son salut. Dehors, il gagna le trottoir qui longe le boulevard entre deux files d'arbres... puis il s'éloigna rapidement dans la direction de la place Cléophas. L'après-midi, grise et voilée, avait déjà la mélancolie, la tristesse même de certains jours d'automne.

Les premières feuilles jaunes se détachaient des arbres... glissaient, virevoltaient avant d'aller s'abattre sur la chaussée. Là, pendant un instant, elles essaieraient encore de se soulever comme secouées de frissons convulsifs... de tressauts d'agonie... puis elles retombaient. Au ciel, de gros nuages sales, couvrés, se traînaient. Cette tristesse des choses avait l'angoisse d'un jeune docteur. Il marchait sans rien voir. Et il songeait : — Jeannine ne saura pas que j'ai été prévenu. Pour sa tranquillité cela est nécessaire. « Je vais lui dire que j'ai réfléchi... que des circonstances nouvelles ont surgi dans ma vie qui détruisent mon amour et me forcent à renoncer sur ces projets que j'avais échafaudés. « Il faut qu'elle croie que je me détache d'elle... que c'est moi le seul coupable. Il faut qu'elle ait la persuasion... que je ne l'aime plus. Il se répéta ces mots : — Que je ne l'aime plus. Que je ne l'aime plus ! Tout son être frémit. Aurait-il la force de préférer ce faux mensonge ?

avait loué quelques mois plus tôt pour la jeune mère. Alors, excessivement pâle, le cœur battant toujours très fort, les jambes casées, il pénétra dans cette maison, s'adressa à la concierge qui tremblait, extrêmement émue, toute bouleversée. — Madame Bergot est-elle chez elle ?

Tout de suite cette femme reconnut en ce visiteur le monsieur qui avait loué quelques mois auparavant l'appartement de la jeune veuve et elle balbutia : — Oui, monsieur. Oui... parfaitement. Mais, par exemple, je ne sais pas si monsieur doit monter. — Que signifiaient ces paroles ? Le jeune docteur regarda la concierge. — Pour quoi ? demanda-t-il. — Parce que... parce que la petite dame est souffrante. — Comment... souffrante... et je n'ai pas été averti ? — Oh ! mais, monsieur... c'est tout récent. C'est arrivé... il n'y a qu'un moment... qu'une minute. — Un accident... peut-être. — Oui et non. En fait... l'embaras de la concierge n'échappait pas à Henri. — Enfin... quoi, vous expliquez-vous ? jeta-t-il irrité. — Eh bien, voilà. La petite dame s'est trouvée mal ici dans sa loge... en voyant un monsieur, — oh ! un monsieur très comme il faut — qui y était venu

en son absence pour embrasser le petit Armand. Et comme le docteur ne pouvait s'empêcher de tressaillir. — Mais ça n'a pas duré, reprit-elle. Une minute à peine. Elle est revenue à elle. Alors le monsieur l'a aidée à remonter l'escalier. Henri s'était appuyé à la porte, blême, s'efforçant de maîtriser son trouble. Il était eu proie à une surexcitation extraordinaire. D'une voix altérée, après quelques secondes d'hésitation, il demanda : — Cet homme est-il encore chez madame Bergot ? — Je crois que oui ; je ne l'ai pas vu redescendre. Le docteur fit un pas en arrière. — C'est lui, c'est le père d'Armand, murmura-t-il. Quelle résolution devait-il prendre ? Monter à l'appartement et, bravement, devant la jeune fille et devant son rival heureux et triomphant, faire connaître sa résolution ? Ou bien attendre, remettre cette divulgation à plus tard. — A quel bon attermyer ? songea-t-il. « Mieux vaut en finir tout de suite. « Ce à quoi je suis décidé aujourd'hui, demain trouverai-je encore l'énergie de l'accomplir ? Henri s'engagea dans l'escalier pendant qu'on fond de la